

Roman. Le portrait vif et incandescent d'une jeune génération qui cherche élévation, poésie, amour et beauté malgré la précarité et le gris quotidiens.

Des couleurs dans la nuit

Nino dans la nuit

de Capucine et Simon Johannin
Allia, 288 p., 14 €

Toutes les nuits ne sont pas noires. Celle de Nino, à peine 20 ans, personnage du deuxième roman de Simon Johannin coécrit avec Capucine Johannin, est de toutes les couleurs. Sous les néons des jobs de misère, sous la lumière bleue et rouge des clubs, défoncés par toutes les substances possibles, Nino et sa bande survivent et, surtout, tentent de vivre plus. Nés au début des années 1990, Capucine et Simon Johannin retracent l'odyssée nocturne de Nino à travers la ville dans un texte fulgurant, portrait d'une jeune génération pas vraiment attendue que seul l'amour sauve du naufrage.

Figure solaire, Nino incarne une jeune génération qui cherche à prendre place là où il n'y en a pas.

Le début du roman, en forme de huis clos au sein de la légion étrangère, a de quoi dérouter. Nino, le narrateur, passe les tests d'intégration. Il en profite pour détailler les autres candidats avec un humour sans concessions, tandis que les ordres humiliants des commandants fusent. Nino n'est pas vraiment à sa place, s'obstine, mais sera recalé : à la dernière épreuve, une dose démesurée de drogue relevée dans son urine fait bifurquer sa trajectoire et celle du lecteur. Dans une langue densément poétique imprégnée d'oralité, s'enclenche une échappée urbaine hallucinée.

Le jeune narrateur retrouve Lale, son grand amour, dont on comprend qu'elle était la cause de ce départ fougueux. Nino ne fait « rien en dehors de (ses) propres impul-

sions ». Tous les deux enchaînent les petits boulots sous les ordres de patrons terrorisants à Paris et dans sa banlieue. Nino traverse la ville contemporaine marquée par les attentats et promise aux travaux d'un « grand Paris » qui pourrait reléguer un peu plus ses habitants à sa périphérie. Artiste du détail et de la formule, Nino observe avec tendresse les visages dans la foule et récapitule : « *Je retrace la ville par où ça galère dans les marches avec les poussettes.* »

L'écriture de plus en plus épileptique de Capucine et de Simon Johannin, qui viennent tous les deux des arts graphiques et plastiques, se passe de fondus. Jusque dans sa composition cinématographique par coupes nerveuses, *Nino dans la nuit* est un texte qui joue avec la vitesse. Au cours de leurs traversées en auto-stop ou en bus, c'est la vitre qui bouge et non les paysages qui défilent. La ville où « *la grisaille arrose tout le monde autour* » contamine les corps – « *d'ailleurs l'épicier a aussi une sale gueule de goudron* ». Observant son meilleur ami Malik, Nino poursuit le festival d'images : « *Il a des morceaux de ciel de décembre qui lui tombent sur les joues et la lumière tremble contre le noir de sa peau.* »

Figure solaire, Nino incarne une jeune génération qui cherche à prendre place là où il n'y en a pas. « *Si on avait su que c'était ça le futur on n'y serait pas allés, moi en tout cas je serais pas venu* », dit-il, lucide mais loin d'être résigné. À la colère et à la tristesse du jour cède la ruse. Nino pratique le vol comme le reste, avec lucidité et endurance. On pense au *Journal du voleur* de Jean Genet, sur ce même thème du vol et de l'errance, et pour le mélange lyrique des genres au cœur du roman. Chez Capucine et Simon Johannin aussi, la marginalité reste le dernier bord du monde où écrire. Inépuisable, crue, inventive, riche de dialogues et d'images vives, leur prose hypnotise, langue dont l'inventivité porte sans faiblir cette génération incandescente.

Flora Moricet